

il restera à décider—ce qui n'est pas une petite affaire—la manière dont chaque mot doit se prononcer. On peut prévoir des difficultés. Il faudra constituer un tribunal des conflits, et le Cazot qui le présidera sera bien habile s'il met d'accord Dunkerque et Marseille, Brest et Nancy. Je crains que ce premier travail ne nous conduise au vingtième siècle, ce qui privera du plaisir d'user de la "simplification" un certain nombre de nos contemporains.

Ce n'est pas, croyez-le bien, que je sois plus qu'un autre, en fait d'orthographe, d'une orthodoxie intolérante et vétilleuse. L'orthographe, en définitive, n'est que le costume du mot : c'est le mot qui est l'essentiel, car le mot représente l'idée. Ce qui même, en quelque mesure, explique, j'imagine, la révolte périodique contre l'orthographe, c'est l'importance vraiment exagérée qu'on donne, dans les programmes et les examens, à une science après tout secondaire, qui est un moyen et ne doit pas être un but. "Hors l'orthographe pas de salut," est devenu un dogme pédagogique. A l'Hôtel de Ville, et même à la Sorbonne, il semble que l'orthographe soit une des quatre fins de l'homme et qu'il y aura, pour entrer au paradis, une composition avec toutes sortes de malices, de pièges et de chausse-trappes : des comptotes de *poires* avec une *s* parce que les poires ont le bonheur de conserver leur forme, et des gelées de *pomme* sans *s*, parce que la pomme a le malheur de perdre son honorable personnalité. Cette tyrannie a soulevé des protestations qui ne sont pas toutes injustes.

Je suis bien loin encore de justifier toutes sortes de contradictions et d'irrégularités *cacographiques*, vrais traquenards pour les plumes qui, sans penser à mal, vont droit leur chemin. Pourquoi suffit-il d'un *p* pour *attraper* un rhume et pourquoi en faut-il deux, pour tomber dans une *trappe* ? Pour écrire *vingt* qui

vient de *viginti*, on a dû faire sauter le *g* de *viginti* par-dessus l'*n* ; pourquoi alors, si l'on tient à être logique, ne pas prier le *g* de *triginta* d'opérer le même saut de mouton, ce qui ferait écrire *trengte* au lieu de *trente* ? La similitude graphique, je le reconnais aussi, peut amener de singuliers quiproquos : témoin ce tisserand accusé de négliger sa famille, qui reçut une lettre se terminant ainsi : "Oui, vous avez grand tort de sacrifier vos *fil*s à vos *fil*s." A quoi il répondit immédiatement : "Je vous certifie que c'est tout le contraire et que je n'hésiterais pas à sacrifier tous mes *fil*s à l'un de mes *fil*s." Dangeau, au dix-septième siècle, raconte d'une dame étrangère, qu'elle s'écria un jour, en bonne compagnie : "Oh ! que ces empe-reurs romains étaient cruels ! Ils faisaient prendre des paysans et leur faisaient arracher la langue pour s'en nourrir." Ce mets qui, d'ailleurs, devait être exécrable, étonna beaucoup l'assemblée. De vrai, elle avait lu que l'empereur Héliogabale mangeait des pâtés de langues de *phaisans*, et comme elle s'imaginait qu'un *p* se prononce toujours *p*, elle avait lu des "langues de *paysans*" au lieu de "langues de *faisans*."

Mais ce dernier exemple même suffirait à prouver que l'orthographe n'est pas immuable, puisque *fuisans* ne s'écrit plus *phaisans*, et il en est ainsi de beaucoup d'autres mots. Dans cette limite, la réforme orthographique est légitime et sage. Trop latinisée par les clercs, surchargée par les érudits du seizième siècle, souvent bouleversée par les témérités révolutionnaires de certains grammairiens, notre orthographe ne pouvait pas sans doute ne pas porter la trace d'une destinée aussi agitée. Qu'il y ait lieu à une révision discrète, nous n'y contredisons pas ; mais elle ne doit être confiée qu'à des mains prudentes, et volontiers j'appliquerai aux langues ce qui